

MM. les Auteurs sont priés de retourner un jeu d'épreuves corrigées, de toute urgence, à M. I. MEYERSON, 9, rue Edouard-Deatille BOULOGNE-SUR-SEINE (Seine).

ÉDOUARD PIGNON. — 50 peintures de 1906 à 1962. *Propos de Pignon sur la peinture et la réalité*. 1 vol. in-folio sous jaquette illustrée, de 67 p., 52 illustrations en noir ou en couleurs. Paris, Éditions de la Galerie de France, s. d. (1962).

Après un long séjour en Roussillon où il a beaucoup regardé et beaucoup travaillé, Pignon vient à Ostende. C'est l'hiver, il neige, le temps est gris ; on n'aperçoit que les premiers plans — au port le balancement des barques, le mouvement des mâts. Il faut représenter ce paysage, ce mouvement, non avec la palette catalane, mais avec des blancs, des gris-huitre, des roses, et « quelque chose de surajouté, multiplié ». Le contraire de l'impressionnisme, le contraire de la ressemblance, une élaboration autour d'une vision.

De nouveau dans le Midi, en Provence cette fois : une nature nouvelle au lieu de l'arabesque du balancement, les oliviers, des arbres torturés, des paysans secs travaillant le torse nu, une terre aride, des cailloux, des formes bleues aigües dans le ciel. Toutes ces formes dures vues de près, vues de tous côtés à la fois, dessinées de tous côtés, parfois en superposition, prennent des aspects nouveaux ; le crayon, la plume, le pinceau défrichent ce qui va à mesure devenir une « réalité plastique ». Les formes, les plans s'articulent. Il n'y a pas de profondeurs. Chaque tache a une présence qui est déterminée non par son importance comme personnage ou élément du paysage, mais par ses rapports avec les autres. Pas de flous, seulement des différences de dimensions des taches. Pas d'imitation de la nature, mais une découverte, une reconstruction. Il faut traduire la multiplicité des formes, des couleurs, des mouvements par une multiplicité ordonnée d'autres formes et d'autres couleurs.

Combats de coqs dans le Nord, au pays minier. Comment rendre le mouvement, sa violence, ses aspects agressifs ? Au début, on a beau regarder on n'y parvient pas. La « connaissance plastique » est lente à acquérir. Il faut un long travail pour saisir et rendre le déchirement dramatique, l'éclatement des formes, des couleurs. Vus de très près, les oiseaux semblent très grands, ils sont autres. A multiplier les dessins, on parvient à comprendre plastiquement le combat, à en traduire les articulations. Finalement ce sera, par-delà les coqs, presque l'image du combat en général, la guerre.

Les batailles de blé en Italie : la paille qui surcharge l'air, le grouillement des hommes, leurs mouvements mêlés à la fluidité de la paille, les palans qui se soulèvent, le vent et la poussière, le soleil d'enfer. Pignon dessine de cinq heures du matin à une heure de l'après-midi. Il tâche de dessiner à la vitesse des hommes. Mais comment traduire ce spectacle, comment organiser le désordre ? En superposant, en regroupant, aussi en créant des déséquilibres subtils.

Les vagues de la mer : du mouvement encore, un autre mouvement, d'autres formes, il faut y adapter l'écriture, trouver de nouveaux signes. Sans cesse le problème du mouvement, des mouvements, de leur expression plastique se retrouve au centre des préoccupations de Pignon.

L'illustration donne en raccourci l'image d'un quart de siècle de travail d'un artiste dont l'œuvre est l'une des plus marquantes de notre temps.

I. MEYERSON.

